Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Forstwesen = Swiss foresty journal = Journal forestier suisse

Herausgeber: Schweizerischer Forstverein

Band: 125 (1974)

Heft: 1

Artikel: Apparition de l'argument fonction récréative dans la littérature et la politique forestière à partir du 18e siècle

Autor: Jenni, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-766210

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweizerische Zeitschrift für Forstwesen
Journal forestier suisse

125. Jahrgang Januar 1974 Nummer 1

Apparition de l'argument fonction récréative dans la littérature et la politique forestière à partir du 18e siècle[1]

Par *E. Jenni*, Sion

Oxf.: 907.2 : 090.2

Il n'est pas nouveau que la politique est l'apanage de tous, étant donné qu'elle s'inscrit toujours dans un contexte historique et que précisément tout le monde, par ses idées et ses aspirations influence les tenants d'un gouvernement et les gens influents.

Aborder le problème de la récréation en forêt sous le seul angle de son application juridique dans les réglements et les lois forestières ne serait en fait que constater les causes d'un mouvement beaucoup plus vaste, à savoir le rapprochement entre l'homme et la nature.

Aussi me semble-t-il juste d'étendre le domaine de nos investigations à la totalité de l'expression du 18e siècle; c'est-à-dire à ses textes, à ses peintures, à ses mœurs et à ses lois. Cela nous amène inévitablement à étudier quelques célébrités, sinon toutes, et pose le problème de la représentativité d'un écrivain pour son époque. Est-ce que J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre sont représentatifs de leur époque? Est-ce qu'ils illustrent un mouvement plus général vers une certaine compréhension de la nature? La question est difficile à résoudre pour la simple raison que la majorité d'un peuple reste muette pour les historiens. On serait porté à croire que les auteurs sentimentalistes ne forment qu'une minorité. J.-J. Rousseau ne fut-il pas traqué partout durant une grande partie de sa vie, son succès n'aurait-il pas pu être plus grand à l'époque? Voltaire, Diderot, Montesquieu, Buffon, Vauvenargues et Saint-Simon, pour ne citer qu'eux, avaient la faveur d'une plus large audience. Le rationalisme fleurissait alors que le sentimentalisme naissait!

Nous pourions dire aussi que le public des philosophes de la nature est par essence moins brillant, moins mondain et par conséquent moins loquace, moins prolixe que les adeptes de la raison pure. Inutile donc de comparer le volume des œuvres rationalistes avec celui des œuvres sentimentalis-

[1] Conférence prononcée le 20 septembre 1973 lors d'une réunion organisée par IUFRO, à Zurich.

tes pour essayer de résoudre le problème de la représentativité. Il faut donc nécéssairement étudier, un à un, les chanteurs de la nature, pour trouver ce qui caractérise le 18e siècle.

Une approche en ce qui concerne la littérature suisse a été faite par le professeur Hauser, dans son œuvre intitulée: «Wald und Feld in der alten Schweiz» parue l'année dernière. Je me permets donc de reprendre ici le chapitre concernant la découverte de la forêt, la forêt du poète. Il y est dit notamment que: «Plus les forces rationnelles s'affirment, plus on en réfère à la raison seule, plus fortement apparaissent des tendances irrationnelles.» Ce phénomène, dont nous pouvons observer quotidiennement l'évidence, se manifeste également au 18e siècle. Ce n'est pas un hasard qu'un tel besoin passionné de la nature apparaisse soudain au milieu d'une époque qui voyait le triomphe de la raison. Par contre, il est très étonnant que le mouvement dit des «lumières», qui s'était intéressé si exclusivement à la raison pure, accepte ce nouveau courant. Dès ce moment la devise «le progrès par la raison» s'accompagne de «retour à la nature» et la discussion sur ses différentes manifestations commence. Elle conduit à la découverte des Alpes et de leurs habitants, et enfin à celle de la forêt dont on avait fait peu de cas jusqu'alors. Mais ces idées n'apparurent pas d'un coup. Dans la représentation moyenâgeuse de la nature, la forêt avait joué dejà un rôle déterminant. Dans le roman courtois en effet, elle constituait un sujet et faisait partie des cadres principaux de l'action chevaleresque. Les descriptions de sources ou d'arbres et de bosquets ombrageux figurent très souvent dans la littérature du Moyen Age. La forêt était un «locus amœnus», c'est-à-dire un endroit aimable, où les amants depuis toujours se rencontraient. En outre, elle constituait un refuge pour tous ceux qui étaient exclus de la société: réprouvés, damnés, ermites et pénitents; elle était investie de pouvoirs secrets et donnait naissance à des fées, des nymphes ou des sorcières. Forêts et bosquets devinrent bientôt les composantes indispensables d'un paysage idéal, que l'on trouve sous des formes variées depuis Homère jusque fort avant dans le 17e siècle.

La littérature du 18e siècle reprit cette tradition pastorale en lui ajoutant des descriptions inédites. C'est le bernois Albrecht von Haller qui introduisit cette idée nouvelle dans son épopée «Les Alpes», parue en 1729. Son expérience des Alpes et de la nature l'amène à des réflexions morales qu'il était fort préoccupé d'intégrer à la tendance au péché de l'époque rococo. Haller ne constituait pas une exception, car nombreux étaient ceux qui rêvaient avec Defoe, dont le «Robinson» parut en 1719, à la culture et au bonheur intacts des habitants des îles. Haller aussi s'adonna à la recherche d'un paradis perdu qu'il crut retrouver lors d'un voyage botanique qu'il fit en 1728 à travers le Valais et la Gemmi. Il y rencontra un peuple de bergers dont il entreprit de chanter la pureté, peuple sain et robuste des Alpes qu'il opposait à ses contemporains dégénérés, se détournant ainsi de la tradition des idylles

pastorales. Le contact avec les rudes armaillis bernois et valaisans parut facile au patricien bernois, mais en revanche il eut plus de peine à trouver un rapport direct avec la nature. En fait, il éprouvait un besoin passionné de connaître la nature d'un point de vue scientifique et de l'expliquer. Son regard demeurait distancé et objectif, il cherchait en quelque sorte à connaître la hauteur d'un sommet, mesurait et évaluait les manifestations de la nature. En juxtaposant les différents éléments, il les ordonnait et les composait pour finalement les réunir en un tout. Mais ces différentes parties demeuraient isolées, et il ne pouvait redonner de cette façon ni la mobilité ni la vie d'un paysage. Il se borne à la description d'une forêt sombre, d'un torrent impétueux, de rochers ou encore de montagnes entourées de sapins. Au contraire des personnages qu'il décrit, ses paysages n'ont pas d'âme. Quoi qu'il en soit, le fait qu'un homme du début du 18e siècle considérât les montagnes et la nature non plus comme effroyables et terrifiantes, mais comme intéressantes, constituait un progrès considérable. Vers 1755 encore, Johnson dans son «Dictionary» décrit les montagnes comme des excroissances morbides, des gonflements contre nature de la surface terrestre. D'ailleurs Haller, comme de nombreux écrivains «éclairés», cherche à pénétrer le fond des choses. Dans son «Histoire de la végétation en Suisse», il montre une conception totalement nouvelle des zones alpestres et il inclut la forêt dans ses considérations. «Il règne dans les plus hautes vallées alpestres le même climat qu'au Spitzberg... Abandonnant les glaces éternelles, nous trouvons les prairies où commencent les forêts; d'abord le genièvre et les pins dont on consomme les fruits, les rhododendrons, les myrtilles et les saules rampants; un peu plus bas, au flanc des montagnes, les forêts de sapins. Quelques pentes orientées au nord ont encore une flore septentrionale comme on la trouverait en Laponie ou en Sibérie; ainsi les forêts qui descendent du Pont de Nant jusqu'au village des Plans *(Epipogium, Pyrola uniflora, Corallorhiza).* Les autres forêts de cette région ont une végétation presque pareille à celle du Harz ou de la Suède, avec certaines plantes en moins, et d'autres en plus, qui sont propres à la Suisse. Des parties de forêt ayant brûlé, des prairies se sont installées à leur place et animent le paysage par leur foisonnement d'herbes.

C'est le royaume des gentianes jaunes, des campanules *(Campanula rhomboidalis),* de la vipérine, de l'orchis brun *(Stachys)* et d'autres plantes de montagne.» Sur ces considérations, Haller conclut que l'on peut rassembler en un seul jour des plantes qui poussent entre le 80e et le 40e parallèle. Il poursuit: «La raison qui détermine la végétation alpine n'est pas la rareté de l'air, mais bien le froid, qui constitue le facteur le plus important.» Mais au fond, Haller n'aimait pas non plus les excroissances de la surface terrestre. Ses louanges ne vont pas à la Suisse, mais à la Hollande, car dans ce pays, «aucun arbre ne pousse à côté du cordeau, aucun pied carré de terrain ne reste sans rendement». C'est le réseau de canaux si bien organisé, les plai-

nes fertiles de ce pays qui font l'admiration de Haller. En effet, la Suisse, avec ses montagnes sauvages et ses forêts est en partie stérile. Quoi qu'il en soit, Haller atteste que les prairies des montagnes produisent un bon fourrage, «que la glace des Alpes, grâce aux parois de rochers», irrigue le paysage, si bien que les Alpes s'incorporent finalement aussi d'une façon ou d'une autre à l'organisation rationnelle du monde.

Le pathos des vers de Haller, leur style baroque ampoulé nous paraît aujourd'hui difficile à comprendre, mais pour ses contemporains ils étaient évidents. Les amateurs de poésie pressentirent sa grandeur avant tout et reconnurent qu'il était capable de balayer les représentations traditionnelles fausses. Il est un des premiers à avoir réussi à étendre son regard plus loin, à avoir compris la beauté des montagnes et des forêts.

Dans un genre tout différent de celui du patricien bernois, nous trouvons le poète et peintre zurichois Salomon Gessner, qui chanta lui aussi la nature, avec également une tendance sentimentale à fuir la civilisation. Comme avant lui Haller et après lui Rousseau, il s'enfuit de la ville vers le calme champêtre où il recherche pour les peindre les bosquets sauvages. L'idylle est reine aussi bien dans ses poèmes que dans ses tableaux, et la forêt constitue plus une coulisse, un décor dans lequel évoluent ses pâtres et ses bergères rococo. En tant que riverain de la Sihl, Gessner était certainement conscient des problèmes de la forêt, mais on en retrouve fort peu la trace dans son œuvre.

J.-J. Rousseau est un précurseur plus important de l'expérience de la nature. Sa conception en est plus large et plus générale; elle est dépourvue de préjugés. En fait, on peut trouver plusieurs auteurs qui partagèrent avant lui les mêmes idées, avant tout en Angleterre, mais aussi en Suisse. Richard Weiss a montré à juste titre que dans l'esthétique de leurs jardins déjà, les Anglais s'étaient éloignés des créations rationnelles des jardins français baroques et rococos. On pourrait donc fort bien parler d'une «préhistoire» anglaise du sentiment de la nature tel qu'il est exprimé par Rousseau. Mais celui-ci pousse l'idée plus loin en ce sens qu'il abandonne le règne de la raison pour s'enfuir vers l'irrationnel et chercher la guérison dans la nature, ou plus exactement dans la solitude. La nature véritable supporte mal les activités humaines: «La nature fuit les lieux fréquentés; c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans les îles désertes qu'elle étale ses charmes les plus touchants.» De plus en plus, ce sont les forêts et les montagnes qui deviennent les objets du nouveau sentiment de la nature. Saint-Preux, l'amant malheureux du roman de Rousseau, s'enfuit, tout comme ses compagnons de misère des romans du Moyen Age, dans les montagnes et les vastes forêts qui deviennent désormais le refuge des rêveurs et des solitaires. C'est là seulement que le promeneur vagabond peut s'adonner à la rêverie, tranquille et perdu en lui-même, qu'il peut mener à bien son dialogue avec la nature. Pour Rosseau, il n'est pas de plus grand plaisir, bien que ce soit aussi

un bonheur dernier, que de découvrir de nouvelles plantes, d'étudier et de vivre la forêt.

La conception du paysage idéal répandue par Rousseau et ses successeurs se distingue fondamentalement de celle des précédents auteurs «éclairés». Les vastes plaines et les allées d'arbres rectilignes (les arbres qui poussent au cordeau, comme dit Haller) paraissent désormais ennuyeuses. Plus une région est sauvage et accidentée, plus une forêt est vierge, plus belle et plus attirante elle paraît: «Au reste, on sait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur.» Les forêts et les montagnes doivent susciter l'effroi, la peur, l'émotion et des sensations. On recherche les forêts sombres et les noirs sapins qui satisfont le penchant romantique à la mélancolie, en opposition à l'optimisme rationnel des lumières. Les sombres bosquets, les clairs de lune, les étangs noyés d'ombre forment une toile de fond parfaite pour les manifestations larmoyantes de la mélancolie. Rousseau trouva cette atmosphère sur les rives rocheuses de Meillerie et de Clarens où tous les voyageurs sentimentaux, Goethe compris, ont versé des larmes mélancoliques. Tous croyaient que c'était dans la nature, près d'un torrent, sur un pâturage de montagne que l'on pouvait se transformer intérieurement; les Alpes et leurs forêts devinrent donc désormais le but privilégié de la recherche des voyageurs cultivés en Europe. L'époque des voyages en Suisse commençait, et ils devinrent une véritable mode entre 1750 et 1800.

Ce furent tout d'abord les aristocrates qui s'adonnèrent à cette nouvelle passion, mais le cercle des visiteurs ne tarda pas à s'élargir. Pour les guider et les aider, différents écrivains firent paraître des livres de poche, et c'est ainsi que l'on vit s'élaborer une sorte de technique de voyage. Vers 1777, le pasteur et naturaliste bernois Samuel Wyttenbach fit paraître ses «Instructions pour les voyageurs qui vont voir les Glaciers et les Alpes du Canton de Berne», livre dans lequel le voyageur pouvait s'informer sur la façon dont on pouvait en quatre jours se rendre de Berne au Staubbach et aux glaciers de Grindelwald. C'est le ton romantique qui domine dans la plupart de ces guides de voyage et le paysage idéal demeure celui de Rousseau. Toutefois, les voyageurs sont attirés par d'autres régions, comme par exemple les Schöllenen, décrites comme «un désert gris avec une apparence de mort». Les sombres lacs alpestres au milieu de forêts impénétrables, des vautours perchés sur un éperon rocheux constituent des effets très recherchés. Ce sont de nouveaux clichés à travers lesquels on voit la nature et par conséquent aussi la forêt. L'observation libre et sans préjugés n'est pas considérée comme nécessaire, et toutes les descriptions tendent à se ressembler de plus en plus. Johann Georg Sulzer, bien que romantique, constitue en quelque sorte une exception car il trouve un nouveau ton dans ses «Descriptions de voyages»

(1780). Il s'exprime ainsi devant une châtaigneraie au Tessin: «Je vis ici plus d'une scène qui m'amena à une idée particulière. En me trouvant quelques fois sur des plaines plantées de grands arbres bien droits, j'eus l'impression d'être dans une grande église gothique. Deux rangées éloignées de ces arbres se rejoignaient à une hauteur considérable en formant une voûte pointue, tout comme les voûtes gothiques des cathédrales, et le vaste espace entre ces arbres m'apparaissait comme la nef de l'église; deux nouvelles rangées d'arbres, à droite et à gauche, formaient les bas-côtés, et l'extrémité des allées, sombre contre la montagne, était dans mon esprit le chœur de l'église. Je ne pouvais m'empêcher de me demander si ceci constituait le modèle original dont s'étaient inspirés les architectes gothiques, ou si ceux qui avaient planté ces arbres avaient donné à cet endroit l'aspect d'une cathédrale, tant ces deux objets me paraissaient semblables. La première alternative me semble plus vraisemblable, car elle m'explique non seulement l'origine des voûtes en pointe, mais aussi leur décoration, tout comme celle du portail principal de telles églises. J'eus ainsi la révélation que de nombreux peuples anciens avaient choisi pour leurs célébrations religieuses et comme un signe de la nature des endroits pareils à ces allées sombres.

Les descriptions de la nature du lyrique Friedrich Matthisson rappellent fortement Rousseau. Dès 1787 il séjourna souvent en Suisse où il possédait des amis importants. Son image de la forêt est imprégnée de sentimentalisme. Le fait qu'il venait de la cour et qu'il avait aménagé le parc de Wörlitz, exemple célèbre des parcs anglais en Allemagne, fut décisif. Lui-même voyait dans le paysage des montagnes suisses un jardin insurpassable créé là par la nature et il le décrivit avec sa virtuosité propre, sans reculer devant l'emploi d'effets très forts. Suivant son besoin ou sa fantaisie du moment, il utilisait la forêt tantôt pour décrir une solitude sinistre, tantôt pour susciter un calme plus serein.

Richard Weiss remarque sarcastiquement que malgré les mélèzes, il n'était pas sûr que Matthisson avait pensé à un paysage alpestre plutôt qu'à l'ermitage sentimental du parc de Wörlitz. Mais il a écrit un des poèmes sylvestres les plus connus du 18e siècle, exemple édifiant du lyrisme de son époque (cf. p. 221—222).

Comme pour Matthisson, les jardins anglais ont joué un rôle décisif pour Sophie La Roche («Voyages sentimentaux» parus en 1787 et 1793). C'était même une idée fixe chez cette auteur que de voir un jardin dans les paysages de Suisse centrale. Bien entendu, il était toujours admis que «la nature surpasse le plus beau des jardins, c'est pourquoi l'on va en Suisse». En fait il manquait à Sophie La Roche de petits temples grecs et quelques statues, aussi elle découvrit une similitude entre les fermes de Suisse centrale et les maisons chinoises...

Le grand poète grisonnais Johann Gaudenz von Salis-Seewis lui-même ne put pas se libérer complétement de l'idéal champêtre rousseauiste. Il est évi-

dent qu'à sa table de travail il avait moins devant les yeux l'image de son pays de Seewis et de Malans que celle du village isolé des poètes sentimentaux. C'est pourquoi son œuvre se différencie peu de l'idylle de Matthisson, de Gessner ou des poètes du nord de l'Allemagne. Dans sa célèbre «Elégie à ma patrie», parue en 1785 à Paris, figure pour ainsi dire toute la scène de l'expérience alpestre et sylvestre du 18e siècle (cf. p. 223).

C'est à Goethe qu'il était réservé de reprendre l'idéal de la nature de Rousseau en le dominant. Les notes de son premier voyage dans les Alpes montrent déjà qu'il était en train de définir sa propre conception de la nature. Son regard ne se contente pas de considérer et d'observer, il s'élargit bien plus en une vision passionnée, tout en restant conscient de son incapacité à trouver l'explication dernière: «J'étais entouré de montagnes immenses, j'avais devant moi des précipices et les torrents en crue s'y ruaient, sous moi les eaux grondaient et la forêt et les sommets résonnaient, et je voyais à l'œuvre dans les profondeurs de la Terre toutes ces forces insondables.» Face aux Alpes et à leurs forêts, il trouve à peine les mots pour exprimer ses sentiments, aussi a-t-il recours à des descriptions quasi picturales. A côté de celles-ci nous trouvons, principalement dans sa correspondance, des descriptions inédites de notre campagne et de ses habitants. Au cours de son voyage dans le Jura en octobre 1779, Goethe a fait également quelques observations qui concernent la forêt. Il dépeignit la Vallée de Joux comme «le bûcher du Pays de Vaud» et y trouva une économie forestière bien réglementée. «Le bois était abattu en coupe progressive et sorti sous surveillance.» Goethe y trouva également des chaussées bien placées, «situées de telle façon qu'on puisse aisément descendre le bois des montagnes... C'est ici également que l'on coupe les douves des tonneaux, que l'on fabrique des seaux et toute sorte de récipients en bois. Les gens sont instruits et ont de bonnes mœurs. A côté de la vente du bois ils font le commerce du bétail; ils possèdent du petit bétail et font de bons fromages... Une route qui n'est pas très large mais bien entretenue entoure la vallée, ce qui permet aux habitants de mener commodément à bien leurs affaires et de circuler avec de petits chevaux et des voitures légères». «Cette scène» poursuit Goethe, «changea quand nous pénétrâmes à travers un petit bois d'épicéa en territoire français. Nous remarquâmes tout de suite la mauvaise qualité des chemins. Le sol est fort pierreux et tout encombré de tas de cailloux, ou bien alors marécageux et détrempé. Les forêts d'alentour sont ruinées. Les maisons et les habitants, s'ils ne paraissent pas misérables, sont du moins dans le besoin. Les gens ont peine à se nourrir et portent pourtant une grande affection à leur patrie. A l'occasion, ils volent le bois bernois et le revendent dans leur pays».

Nous nous contenterons de cet exemple, tiré des lettres de voyage de Goethe, bien qu'il vaudrait la peine de voir de quelle façon il utilise ses observations dans son œuvre poétique. Nous y trouvons en tous les cas plus

d'une description grandiose de forêts, dont on a un exemple parlant dans Faust (cf. p. 225).

L'originalité et la grandeur du sujet ont trouvé en Goethe un poète génial. Ce développement, en même temps qu'il a atteint une phase decisive, paraît porté à une certaine conclusion par la belle littérature du 18e siècle. Il est vrai que les romantiques du 19e ont poursuivi ce thème et qu'ils l'ont varié, mais la mélodie fondamentale reste la même».

Pour résumer l'évolution qui apparaît à travers la littérature, retenons les points suivants:

1. La tradition pastorale survit, mais elle subit des modifications, des tentatives inédites: pour v. Haller elle présente un intérêt scientifique et Bernardin de Saint-Pierre l'explique du point de vue de la physiologie, quoique cette science n'existe pas encore. J. G. Sulzer, lui, introduit la comparaison entre forêt et cathédrale.

2. Avec J.-J. Rousseau nous vivons une approche plus sentie de la nature dont une certaine annonce se fait quelques décennies plus tôt grâce au jardinier anglais Shaftesbury. Séjourner dans la nature est un acte de moralité par opposition aux légèretés du siècle rococo.

Parallèlement aux manifestations littéraires du mouvement, on note aussi un réveil pour la connaissance scientifique de la nature. Nous avons vu que v. Haller déjà jugeait les montagnes intéressantes et, par voie de conséquence, la forêt aussi, laquelle fut longtemps liée au concept de nature sauvage. Bernardin de Saint-Pierre (1770) va jusqu'à trouver une magnifique adaptation entre la nature et l'homme: si la courge a des côtes, dit-il, c'est pour qu'on puisse la manger en famille! Une plaisante illustration de cette adaptation. En Suisse, et plus particulièrement à Berne, la société économique (Öconomische Gesellschaft) demandait, en 1765, aux forestiers von Tscharner et von Tavel «d'établir par des essais sérieux, s'il n'était pas préférable de couper les houppiers des arbres que l'on désirait planter dans les forêts d'agrément (Lustwälder). Cette phrase est doublement intéressante: d'abord on y apprend que les arbres et leur comportement faisaient l'objet d'études scientifiques, et ensuite qu'il existait en 1765 des forêts d'agrément.

Zurich aussi connut l'engouement pour la forêt, puisque la commission créatrice puis gérante de la première forêt expérimentale suisse dit dans son rapport, je cite: «Im Schatten der gesäten Bäume, sollen sich die würdigen Städter treffen, sollen Tugend liebende Freunde einander begegnen, ihre der Ruhe und Erquickung gewidmeten Stunden in lehrreichem Gespräch zubringen und in dem Genuss der Anmut des Waldes neue Kräfte sammeln.» Nous noterons, en passant, que la vertu est à nouveau liée à la forêt. D'autre part, il est question de l'aménité (Anmut), et une allusion très nette est faite au repos récréateur dans ce lieu aimable! Il est très important — et amusant aussi — de remarquer que ce rapport faisait suite à des critiques de la part

de notables citadins qui mettaient en cause l'utilité d'une forêt expérimentale et que l'argument de la récréation fut invoqué, comme aujourd'hui, pour défendre une entreprise non rentable!

Dans la littérature forestière proprement dite, c'est-à-dire les œuvres écrites par les forestiers, l'évocation de la fonction récréative est très rare. Von Stahl (1718—1790), Bergrat du Wurtemberg, reconnut aux forêts leur vocation récréative, mais par-dessus ces considérations planait le problème angoissant de la constante disette de bois. La politique forestière du 18e siècle, du fait de cette hantise, se sclérose en interdictions de toutes sortes: interdiction d'exporter le bois, d'exploiter les grosses plantes etc. Il est édifiant à ce propos de lire l'ouvrage de Charles Kasthofer «La défense du Guide dans la Montagne» paru en 1829 dans laquelle il montre brillament la stupidité de cette politique.

Nous sommes aux regrets, je dis regrets parce que notre amour-propre de forestier l'accepte avec peine, d'affirmer que l'approche de la nature se fait indépendamment de la foresterie: par les philosophes et les écrivains d'abord, par l'architecture des jardins et des parcs ensuite. Les styles courtois puis précieux virent leur aboutissement dans les parcs de Versailles, Schönbrunn et autres. Shaftesbury succède à cette tendance et son art se concrétise dans les parcs de Charlottenburg et Laxenburg parmi bien d'autres.

Il faut attendre l'œuvre de v. Salisch (1885) «Forstästhetik» et plus tard Th. Felber (1900) pour trouver chez les forestiers les premiers principes d'aménagement visant la création de forêts récréatives propres à offrir un échappement à l'ambiance urbaine. A cette époque aussi naissent les sociétés d'embellissement de la plupart de nos villes: celle de Zurich, par exemple, fut créée en 1875. Depuis quelques années, nous connaissons l'intrusion toujours plus profonde de l'argument de la récréation dans notre politique forestière. Je ne crois pas utile d'insister sur ce point. En guise de conclusion, on pourrait poser les questions suivantes:

1. Le concept «nature intouchée» s'est-il rétréci pour ne recouvrir que la forêt, alors que chez les Romains, par exemple il comprenait surtout la campagne? Pensons surtout à la démystification qui résulte de la mécanisation des travaux de la terre, y compris l'introduction, il n'y a pas si longtemps, et contre les vives protestations de quelques vrais forestiers du trax sur nos chemins forestiers. Les exemples de démystification ne manquent pas.

2. Le mouvement vers la nature va-t-il de pair avec l'urbanisation et le développement démographique?

3. La forêt en tant que lieu de retraite est-elle aussi vieille que l'histoire humaine?

Autant de questions qui demanderaient à être discutées.

Zusammenfassung

Das Bewusstwerden der Erholungsfunktion in der Literatur und in der Forstpolitik seit dem 18. Jahrhundert

In der Literatur des 18. Jahrhunderts überleben die Requisiten der Pastorale, jedoch mit etlichen Versuchen unbefangener Schilderungen. Für Albrecht von Haller bietet die Natur ein wissenschaftliches Interesse; Bernardin de Saint-Pierre sieht in ihr die physiologischen Vorgänge, während J. G. Sulzer den berühmt gewordenen Vergleich Wald—Kirche zieht. Ein gefühlvolleres Naturerlebnis zeigt J.-J. Rousseau, und zwar im Zuge des englischen Gärtners Shaftesbury. Sich in der Natur aufhalten wird zur sittlichen Tat; eine Bewegung gegen die Leichtigkeit der Rokokoepoche. Die natursingende Lyrik eines F. Matthisons oder J. G. von Saalis-Seewis ist stark sentimental geprägt, während Goethe seine Reisebeschreibungen mit wuchtigen, neuen Bildern entwirft. Es zeigt sich auch eine gewisse Bewegung — könnte als Tourismus gelten — von Aristokraten, die die Alpenwelt aufsuchen wollen. Es werden sogar Reiseführer herausgegeben (Samuel Wyttenbach). Waldfreundliche Gesinnung zeigt sich auch in den ökonomischen Gesellschaften — Lustwälder von Bern oder Versuchswald von Zürich —. In der forstlichen Fachliteratur wird der Erholungsgedanke jedoch erst im 19. Jahrhundert nachgewiesen.